

La Méthode naturelle (1) : sortir de la scolastique

» » » Nicolas Go

Il n'y a pas de doute, la « méthode naturelle » fait partie de l'ADN de la pédagogie Freinet !

Nous connaissons tous la formule, tant de fois répétée pour dire la démarche d'apprentissage en Méthode naturelle : *c'est en forgeant qu'on devient forgeron*¹. Freinet la précise en ces termes : « l'enfant n'attend pas d'avoir forgé son outil pour s'en servir. Il s'en sert au fur et à mesure qu'il le forge, et il l'ajuste en s'en servant² ». Et plus radicalement encore : « il n'y a pas d'autre règle souveraine, et qui ne s'y conforme pas commet une erreur aux conséquences incalculables³ ». Comenius, éducateur tchèque du XVII^e siècle, défendait déjà cette idée : « que dans les écoles, affirmait-il, on apprenne donc à écrire en écrivant, à parler en parlant, à chanter en chantant, à raisonner en raisonnant, etc. De telle sorte que les écoles ne soient que des ateliers où l'on besogne avec ardeur⁴ ». On remontera jusqu'à Aristote pour trouver l'expression de cette idée : « c'est en jouant de la cithare que l'on devient cithariste⁵ ».

C'est que, loin de l'anecdote, l'enjeu est de taille : celui d'une révolution pédagogique. C'est la forme même – sociale et humaine – de l'École qu'il nous faut reconsidérer, déclare Freinet, autant dire en termes sociologiques contemporains, celle de la *forme scolaire* elle-même.

La logique de la scolastique

Je voudrais soutenir dans ce petit article la thèse suivante : la scolastique constitue la plus ancienne forme d'aberration éducative, probablement née avec l'école elle-même (avec les scribes de la Mésopotamie et de l'Égypte anciennes), qui n'a cessé de nuire aux apprentissages, et que des pédagogues ont continuellement combattue. On me pardonnera l'usage exagéré des citations, que je livre comme pièces au dossier et comme matériau pour la réflexion. Freinet a assez bien résumé le point cardinal de l'affaire : « On est parti jusqu'à présent de ce point de vue que *l'enfant ne "sait" pas* ; qu'il faut l'instruire, c'est-à-dire lui présenter le résultat formel de l'expérience d'autrui pour qu'il s'en serve dans son comportement sans faire lui-même toutes les expériences qui y ont conduit⁶ ». Ce présupposé d'ignorance justifie la logique de *l'explication*, avec ses leçons, ses exercices, ses contrôles, ses manuels. C'est « l'ordre explicateur », dont un autre penseur de l'éducation, Joseph Jacotot, affirme au début du XIX^e siècle qu'il institue, au nom de l'enseignement, *l'abrutissement* : « il y a abrutissement là où une intelligence est subordonnée à une autre intelligence⁷ ». Ce que, précisément, la scolastique appelle comprendre, « c'est-à-dire comprendre qu'il ne comprend pas si on ne lui explique pas⁸ ». Jacotot conclut qu'il faut renverser « la logique du système explicateur », car « ce que tous les enfants

1. Voir par exemple, Célestin Freinet, *Œuvres pédagogiques*, Le Seuil, vol. 2, 1991, p. 232.

2. *Ibid.*, p. 239.

3. *Ibid.*, p. 368.

4. Pierre Bovet, *Jan Amos Comenius : un patriote cosmopolite*, Genève, 1943, p. 23.

5. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, trad. R. Bodéüs, GF-Flammarion, 2004, p. 100.

6. Célestin Freinet, *La méthode naturelle. L'apprentissage de la langue*, De-lachaux et Niestlé, 1968, p. 50.

7. Jacques Rancière, *Le maître ignorant*, Fayard, 1987, p. 25.

8. *Ibid.*, p. 18.

d'hommes apprennent le mieux, c'est ce que nul maître ne peut leur expliquer, la langue maternelle⁹ » ; et ainsi mettre en œuvre « l'enseignement universel ». Où l'on revient à la méthode naturelle de Freinet. Combien ont pu dire, comme Comenius, « je fais partie, moi aussi, de ce flot innombrable de malheureux qui ont usé leur printemps aux balivernes scolastiques¹⁰ » ? Autant de victimes. Contre le fatalisme, passer à l'offensive.

La méthode naturelle

D'où ce deuxième élément de ma thèse : la pédagogie (dont la méthode naturelle est ici l'expression) est le mouvement réel qui permet de sortir de la scolastique¹¹. Freinet posait en ce sens son diagnostic : la scolastique a fini son règne¹². « Il fallait donc que je cherche, hors de la scolastique, dont s'accommodait tant bien que mal la masse de mes collègues, une solution nouvelle¹³ ». Il lui fallait trouver, pratiquement, comme mouvement réel, « le passage de la forme scolastique désuète à l'Éducation du travail¹⁴ ». Hors de la scolastique, et non pas hors de l'école publique, comme l'ont fait tant de réformateurs de l'Éducation nouvelle, et comme le font encore aujourd'hui ceux des dites « pédagogies alternatives ». Sortir de la scolastique, mais *au sein même* de l'école publique, pour la faire enfin École du peuple : « faire surgir, du sein même de l'École publique, cette École du peuple¹⁵ ». Ou encore : « créer le nouveau au sein de la réalité présente¹⁶ ». L'école publique n'est pas le problème, elle est la solution. Elle a émergé, dans l'histoire des institutions éducatives, sous la pression des luttes révolutionnaires. L'école dite « de Jules Ferry », c'est très largement celle de la Commune de Paris. Le problème n'est pas l'école publique, mais la scolastique qui en paralyse les potentialités émancipatrices. Contre le pessimisme scolastique, passer à

l'offensive, et enfin dessiner, en continuateurs victorieux de tant de tentatives historiques, la solution féconde, pratique, de son dépassement. « Il nous a fallu, à force de téméraires expériences, montrer et prouver que l'impossible pouvait devenir étonnante réalité¹⁷ ». Freinet a progressivement pris conscience de ce que, coopérativement, ils étaient en train d'inventer : « il est habité par l'idée de la méthode naturelle¹⁸ », témoigne Élise Freinet pour l'année 1939.

La scolastique, c'est cette forme institutionnelle de l'éducation qui sépare les gens (ceux qui apprennent) de ce qu'ils peuvent. Nous venons de le dire, elle part du point de vue que l'enfant ne sait pas. Cette *présupposition de l'incapacité*, sous la forme de l'ignorance, est sa première déclaration. Sortir de la scolastique, c'est porter la déclaration opposée, celle de *la capacité de n'importe qui*. Et Freinet, plus ou moins héritier de Nietzsche et Spinoza, fonde sa déclaration sur la notion de *puissance*, qui détermine tous les êtres vivants¹⁹, et que précisément la scolastique nie : « En méconnaissant ce besoin de l'être de monter sans cesse et de croître, l'École s'est privée arbitrairement du plus puissant des moteurs humains, [...] moteur intime qui est, au premier degré, le besoin de perfection et de puissance de l'enfant et au stade suivant la motivation par des techniques appropriées²⁰ ».

La scolastique interpose, entre l'enfant et le savoir, la figure de l'explicateur qui capte le processus d'apprentissage. Si la Méthode naturelle est principalement une « méthode » d'apprentissage, la scolastique est une méthode d'enseignement. Elle institue une relation spécifique, de professeur à élève, et par là *un rapport social de subordination*, entre qui sait et qui ignore. Ce nouveau rapport de subordination construit socialement le sens de la hiérarchie, le consentement à un certain ordre social inégalitaire, et instruit une certaine définition du travail comme un rapport de commandement/exécution. Sortir de la scolastique par la Méthode naturelle, c'est renverser ce rapport de sujétion en un rapport de souveraineté, qui place la complexité de « la vie », en d'autres termes le désir comme puissance, au principe de toute expérience. Un désir, non pas contraint au texte

9. *Ibid.*, p. 14-15.

10. Comenius, *La grande didactique*, Bernard Jolibert, éd. Kincksieck, 1992, p. 93.

11. Je m'inspire pour cette formulation de celle de Marx à propos du communisme : « Le communisme n'est pour nous ni un *état de choses* qui doit être créé, ni un *idéal* sur lequel la réalité devra se régler ; nous appelons communisme le mouvement réel (*die wirkliche Bewegung*) qui abolit l'état de choses actuel », Karl Marx, Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, trad. et dir. par Gilbert Badia, Paris, Éditions Sociales, 1968, p. 64.

12. Célestin Freinet, *Œuvres pédagogiques*, op. cit., p. 112.

13. *Ibid.*, p. 19.

14. *Ibid.*, p. 93.

15. *Ibid.*, p. 15.

16. *Ibid.*, p. 122.

17. *Ibid.*, Vol. 1, Prélude, p. 22.

18. Élise Freinet, *L'école Freinet réserve d'enfants*, Maspero, 1975, p. 277.

19. Pour une étude scientifique contemporaine de cette question, voir Antonio Damasio, *Spinoza avait raison*, Odile Jacob, 2003.

20. Célestin Freinet, *La méthode naturelle. L'apprentissage de la langue*, op. cit., pp. 51 et 119.

circonscrit du savoir officiel, mais qui porte sur le tout de l'expérience humaine.

Un mode de vie qui se construit

« Sortir » de la scolastique prend la forme des « ne plus » : bien entendu, plus de scolastique (Invariant n° 10). Mais en cela, plus d'estrade, plus de leçons, plus de manuels, plus de devoirs, plus de punitions... Les techniques Freinet, techniques coopératives activement élaborées et expérimentées de 1923 à 1939²¹, ont constitué les conditions matérielles et sociales de l'émancipation par la Méthode naturelle. Ce n'est pas une simple question d'innovation, qui consisterait à substituer des techniques modernes à des techniques anciennes. C'est un problème de *mode de vie*. Il se construit en substituant aux passions tristes des affects joyeux, enveloppés dans un affect commun fraternel.

21. Élise Freinet, « Préface », in Célestin Freinet, *Pour l'école du peuple*, Maspero, 1969, p. 6.

La composition de la Méthode naturelle, de la coopération et des « techniques Freinet » constitue la figure pédagogique de l'émancipation.

J'ai essayé de proposer, dans cette première partie sur la Méthode naturelle, « sortir de la scolastique », une définition négative (comme anti-scolastique, pour dire ce *contre quoi* elle agit) ; je présenterai, dans le prochain article, « entrer en pédagogie », sa définition positive. ◀◀

Retrouvez les articles de cette série dans le *Nouvel éducateur*

- numéro 245, décembre 2019, page 46 :
« De quoi Freinet est-il le nom ? ».
- numéro 246, février 2020, page 47 :
« Comment s'orienter ? ».
- numéro 247, avril 2020, page 43 :
« Éducation et politique ».
- numéro 248, juin 2020, page 46 :
« Qu'est-ce que coopérer ? ».



Le coin de Lucile

N'oublions pas que Lucile vit en Belgique !

Lucile : « Tu sais, maman, je suis un peu triste pour la reine Mathilde. »

Moi : « Ben, pourquoi ? »

Lucile : « Parce que, si elle a des rêves, elle ne peut pas forcément les réaliser... »

Moi : « Ben, pourquoi ? » (je joue la naïve...)

Lucile : « Mais enfin, maman (elle s'énerve un peu)... Si la reine voulait être chanteuse de rock, ce ne serait pas possible. Alors que moi, mon rêve, c'est d'être pâtissière, et bien, je pourrai le réaliser ! La reine Mathilde, non ! ».

Moi : « Ah oui, je comprends mieux ».